

Les récits des translations des reliques
au Moyen Age sont parfois dignes
des romans d'aventures

Par Edina Bozoky

Photos Christian Vignaud - Musées de Poitiers



Voyages de reliques

Les restes terrestres du Christ, de la Vierge ainsi que ceux des saints reçurent une vénération bien attestée à partir du IV^e siècle, lorsque les persécutions des chrétiens prirent fin. Ce phénomène que l'on qualifie habituellement de «culte des reliques» connut un essor spectaculaire, d'abord en Orient – plus tôt et plus profondément christianisé –, puis en Occident, où l'installation de nouveaux royaumes sur le territoire de l'empire romaine ne brisa pas cet élan. Le culte des reliques se fonde sur la croyance en une force (*virtus*) miraculeuse qui serait restée vivante et active dans les corps saints, et qui aurait imprégné aussi les objets ayant été en contact avec le Christ, la Vierge et les saints de leur vivant ou après leur mort. Cette *virtus*, preuve d'une action divine sur terre, produit des miracles, selon les témoignages allant des Pères de l'Église à des auteurs anonymes. Parmi les miracles, les plus spectaculaires sont les guérisons des malades et des possédés ; mais la présence des reliques est aussi censée intervenir pour arrêter les calamités : les inondations, la sécheresse ou les incendies. De même, on imaginait que la possession des reliques assure la victoire militaire et/ou la défense d'une ville, d'une région.

Edina Bozoky est maître de conférences à l'Université de Poitiers, membre du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale.

Elle dirige la collection «Culture et société médiévales» (Brepols-CESCM)

La possession des reliques signifie ainsi de disposer d'un pouvoir mira-

culeux, attirant les pèlerins, et conférant un prestige à une église ou à un monastère. Dans le même temps, pour rappeler le sacrifice du Christ, on se mit à placer des parcelles de reliques des martyrs dans les autels dès le IV^e siècle. Or, certaines régions, plus tardivement christianisées, manquaient totalement de reliques, ou en avaient un nombre insuffisant. C'est la raison des déplacements – des «voyages» – des reliques, commencés à une très haute époque. Le transfert des reliques, incluant des cérémonies liturgiques, s'appelle translation. On transporta les restes – un corps entier, mais souvent seulement des fragments – sur des distances très variables : d'un pays à un autre, ou d'une ville à une autre ; mais dans de nombreux cas, la translation s'effectua à proximité, voire à l'intérieur d'une église (par exemple, de la crypte vers l'autel).

Les récits de translations de reliques, un genre littéraire à part, contiennent parfois des détails dignes des romans d'aventures. En effet, les voyages avec des reliques comportaient beaucoup de risques, tout autant que les voyages commerciaux. Il est probable que les hagiographes exagéraient parfois les difficultés qui entouraient l'acquisition et le transport des reliques, pour mettre en valeur leur caractère exceptionnel. Afin de se procurer des reliques convoitées, on n'hésita pas à recourir au vol ou à l'enlèvement, en usant de toutes sortes de ruses. Lorsque deux mar-

chands vénitiens retirèrent secrètement le corps de saint Marc de son église à Alexandrie, pour tromper les Sarrasins, ils dissimulèrent les restes sous des morceaux de viande de porc. Pour s'emparer des reliques de sainte Foy, conservée au monastère d'Agen, les moines de Conques y envoyèrent un des leurs, qui y passa plusieurs années avant de devenir gardien du trésor de l'église et de pouvoir enfin dérober le corps de la martyre. Dans d'autres cas, les voleurs de reliques profitèrent du sommeil ou de l'ivresse des gardiens. Les reliques figuraient aussi parmi les butins de guerre et, pour affaiblir un peuple soumis, les vainqueurs les déplaçaient vers leurs centres de pouvoir. Notre région fut le théâtre des translations de reliques les plus diverses. La plus célèbre s'attache au nom de Radegonde, qui s'était retirée à Poitiers après s'être séparée de son époux Clotaire. Elle voulut obtenir une parcelle de la Vraie Croix pour son monastère, dans le but d'en faire un garant du «salut de la patrie tout entière et de la stabilité du royaume». Elle s'adressa d'abord au roi Sigebert ; ayant eu son assentiment, elle présenta sa requête à l'empereur de Constantinople Justin II, qui lui envoya en 568 ou 569 un morceau du bois de la Croix, orné d'or et de pierres précieuses, et beaucoup d'autres reliques. La parcelle de la Croix est toujours conservée à l'abbaye Sainte-Croix (actuelle-

ment à La Cossonnière, commune de Saint-Benoît). Il est assez mystérieux d'où et comment toute une collection de reliques a pu arriver à l'Hypogée dit «des Dunes», oratoire mérovingien (VII^e siècle) qui recelait le tombeau d'un certain abbé Mellebaude. Une inscription peinte qui se trouvait sur le tympan au-dessus de la tombe indiquait que l'on y avait introduit des reliques des saints en deux temps, mais sans précision de l'année. Il y avait jusqu'à 72 reliques, dont celles de saint Maur, saint Chrysante et Darie et aussi celles de Radegonde, morte en 587.

En revanche, plusieurs légendes (XI^e-XII^e siècles) racontent l'origine des reliques de l'abbaye de Charroux, fondée en 783 par le comte de Limoges Roger et sa femme Euphrasie. Selon la première version, c'est un pèlerin revenu de Jérusalem qui a cédé une parcelle de la Croix à Charlemagne qui la donna ensuite au comte Roger pour sa nouvelle fondation. Une autre version contient le récit du pèlerinage – fictif – de Charlemagne sur la Terre Sainte ; c'est de là qu'il aurait rapporté la relique du prépuce du Christ qu'il a donné à son retour à Charroux.

Mais la grande époque des «voyages» – forcés – de reliques se situe au IX^e siècle lorsque les attaques vikings se mirent à menacer et dévaster régulièrement la région. Les églises et les monastères sans défense

Page de gauche :
Reliquaire de la
Vraie Croix de
Poitiers, abbaye
Sainte-Croix, Saint-
Benoît.

Détail d'une page du
breviaire d'Anne de
Prye, abbesse de la
Trinité à Poitiers de
1484 à 1500.
Trésor de la
cathédrale de
Poitiers.
Des pèlerins
estropiés passent
sous le tombeau de
sainte Radegonde.



constituaient des proies de prédilection pour les Vikings, avides de mettre la main sur le riche mobilier liturgique. Souvent les moines décidèrent d'évacuer leur monastère, en emportant avec eux leur trésor dont les reliques. On connaît bien les étapes du voyage – sans retour – des reliques de saint Philibert, fondateur du monastère de Noirmoutier. L'île de Noirmoutier fut exposée aux attaques dès l'année 819. D'abord, les moines se réfugiaient chaque été sur le continent à Déas, au sud de Nantes, au bord du lac Grandlieu, où, en 836, l'abbé décida de transférer le monastère et ses trésors. Le 7 juin 836, le corps de Philibert fut embarqué dans son cercueil de marbre et fut déposé le 11 juin dans l'église de Déas qui, après agrandissement, devint Saint-Philibert-de-Grandlieu. Mais quelques années plus tard, les moines partirent plus loin : d'abord à Cunault (près de Saumur) où le corps fut transféré en 858, puis à Messay (près de Saint-Jouin-de Marnes) en 862. Comme la menace viking persistait dans le Poitou, Charles le Chauve offrit aux moines des lieux plus sûrs : d'abord l'abbaye Saint-Pourçain en Auvergne, puis, en 875, l'abbaye de Tournus en Bourgogne où les moines déposèrent définitivement les reliques de Philibert.

RETOUR DES RELIQUES

DE SAINT MAIXENT ET SAINT HILAIRE

Les reliques déplacées à cause des Vikings devinrent parfois des objets de conflit. Les reliques de saint Maixent furent emportées du Poitou en Bretagne dans des circonstances non connues. Au témoignage de sa charte de 869, le duc Salomon les déposa dans le prieuré de Plélan (Ile-et-Vilaine). Mais après le retour relatif de la paix, des négociations pour rapatrier le corps commencèrent dès le début du deuxième quart du x^e siècle. C'est l'avoué de l'abbaye Saint-Maixent, le vicomte de Thouars, qui en prit l'initiative. Contre la promesse de divers bénéfices, les moines de Plélan acceptèrent de rendre le corps du saint. Le retour des reliques fut assez mouvementé car, une fois arrivés à la Loire, les moines eurent le vent d'une nouvelle menace. Ils s'établirent pour quelque temps à Candé-sur-Beuvron (Loir-et-Cher), puis ils continuèrent plus loin jusqu'au comté d'Auxerre. En 924, à l'initiative du comte de Poitiers Eble Manzer, une réunion fut tenue à Poitiers pour convaincre les moines de Plélan de ramener le corps de saint Maixent à Poitiers. Finalement, un accord fut conclu, les reliques revinrent à Poitiers et, de là, à une date inconnue, à Saint-Maixent.

Les reliques de saint Hilaire, qui reposaient depuis le début du vi^e siècle dans l'église abbatiale, furent également emportées à cause du danger viking à la fin de 889 au Puy-en-Velay, dans le plus grand secret ; de là, c'est seulement en 1657, sur l'ordre de Louis XIV, qu'elles revinrent à Poitiers. Mais on peut penser qu'une

partie des reliques fut restituée à l'abbaye pour la consécration de la nouvelle église en 1010. En tout cas, le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* note que le tombeau où reposent les ossements du saint est décoré d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Une nouvelle période particulièrement intéressante pour les «voyages» de reliques commence avec la reconstruction des établissements religieux endommagés et la fondation de nouveaux aux x^e-xi^e siècles. Une translation «politique» s'attache à l'histoire de l'abbaye de Maillezaïs. Pour augmenter le prestige de son abbaye, Théodolin, abbé également de Bourgueil, demanda au comte du Maine, Hugues III, des reliques de saint Rigomer. Le «voyage» du Mans à Maillezaïs, passant par Angers et Bourgueil, eut lieu en secret entre 1014 et 1016. C'est aussi l'époque des «inventions» (découvertes) de reliques dont l'existence ou l'emplacement ont été oubliés à cause des bouleversements précédents. Parmi les événements les plus retentissants figurait l'invention de la tête de Jean-Baptiste au monastère d'Angély (Charente-Maritime) en 1016. L'avènement de cette fameuse relique à cet endroit, censé se passer à l'époque du roi d'Aquitaine Pépin (+ 876), éveilla des doutes chez le chroniqueur Adémar de Chabannes qui en fait le récit. Le chef aurait été apporté par la mer d'Alexandrie en Aquitaine par un certain Félix. Mais Adémar savait que selon d'autres récits, le chef de Jean-Baptiste fut transporté à l'époque de Théodose à Constantinople où il était toujours vénéré...

Au temps du duc d'Aquitaine Guillaume le Grand, les reliques «voyageaient» aussi pour être réunies à l'occasion de divers rassemblements importants. Le duc organisa l'exposition de la tête de Jean-Baptiste, et au cours de ces fêtes, on apporta à Angély les reliques de saint Martial et de saint Etienne de Limoges, ainsi que celles de saint Cybard d'Angoulême. Au x^e siècle apparut aussi une nouveauté : la participation des reliques aux conciles de paix dès celui de Charroux tenu en 989. La concentration des reliques, amenées de toutes parts d'un diocèse ou d'une province ecclésiastique, avaient pour fonction de pacifier les guerriers violents, en suggérant une présence surnaturelle.

Quand on analyse la carte des «déplacements» des reliques, à l'échelle du monde chrétien, on constate quelques grandes tendances : d'abord, de l'Orient vers l'Occident, tendance qui culmine avec le pillage de Constantinople par les Latins en 1204 ; en Europe occidentale, les importations de reliques romaines vers le Nord à l'époque carolingienne ; ou encore, la concentration de reliques des saints régionaux vers les centres de pouvoir à l'époque de l'émergence des principautés régionales (x^e-xi^e siècles). D'une façon générale, les reliques ne cessaient jamais de «voyager», redessinant régulièrement la répartition géographique des cultes des saints. ■